

RACONTE-MOI

des histoires

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tous temps et de tous pays.



Un mardi sur deux



RACONTE-MOI des histoires

LES HISTOIRES DU N° 14:

UNE HISTOIRE D'AUJOURD'HUI:

L'Exploit de Nicolas p. 365

Nicolas aurait voulu être différent, plus grand, plus fort! En fait, il aurait voulu être comme Frank, le chef de la bande des enfants du quartier... Il va découvrir un jour que lui aussi peut être courageux.

UN CONTE FOLKLORIQUE:

Les Bretelles rouges — p. 369

Rien n'est plus difficile à attraper qu'un lutin mais Pat Fitzpatrick est un petit Irlandais dégourdi et, un jour, il réussit à en attraper un!

UNE BANDE DESSINÉE:

Grogre, le petit ogre — p. 373

Grogre vit avec ses parents au pays des ogres rouges, mais Grogre, qui est petit, n'est encore que rose et pour devenir rouge, il faut qu'il tue un monstre. Oui, mais voilà... Grogre ne veut pas tuer!

UN CONTE DE FÉES:

Cendrillon — p. 377

Ce célèbre conte de Perrault est issu d'un thème qui existe, avec des variantes, dans le monde entier; on le retrouve aussi bien dans le monde arabe que chez les Indiens d'Amérique du Nord. Mais il séduit toujours des générations d'enfants.

UNE HISTOIRE D'ANIMAUX:

Qui a le plus peur? — p. 384

Pourquoi Sudi, le jeune Indien, n'a-t-il pas de plus grand plaisir que de rugir, juste sous le nez des tigres?

UNE SÉRIE:

Pinocchio et la fée — p. 386

En sortant de prison, Pinocchio, le petit pantin, n'a qu'une idée: retrouver son amie la Fée, puis retourner chez son père, Geppetto.

UNE COMPTINE:

Le Vieux Marin — p. 392

Une comptine amusante adaptée pour «Raconte-moi des histoires» par Marie Tenaille.

SOLUTION DES JEUX DU N° 13:

Renaud se bat avec les gnomes. Les deux scènes te paraissent semblables, mais dans celle de droite Renaud n'a pas de bouche et il lui manque un bout de son pull-over. Le gnome de gauche n'a pas de narine, il a un nombril et un doigt en moins. Le gnome de droite n'a pas de dent et a les cheveux plus longs. Les quatre escargots sont cachés dans l'oreille de Renaud, sur Bulle, Teuf-Teuf et Zoom.

LE FASCICULE:

Directrice de la publication: Frédérique Janssen.
Rédactrice en chef: Catherine Picard.
Secrétaire de rédaction: Catherine Schram.
Maquette: Hélène Caumont.
Technique: Jacky Requet.
Adaptations et traductions: Jeanne Bouniort, Yasmine Haddad, Marie Tenaille.
Jeux: Yasmine Haddad.

Auteurs et illustrateurs:

L'Exploit de Nicolas: Tessa Paul/
Francis Blake.
Les Bretelles...: Lynn Duncombe.
Grogre: Kevin Carias/Peter Dennis.
Cendrillon: Lynne Willey.
Qui a le plus peur?: Donald Bisset
© Methuen Children's Book/
Francis Philipps.
Pinocchio: Francis Philipps.
Le Vieux Marin: Lyn Cawley.

LA CASSETTE:

Réalisation: TRALALA
Didier Brun et Jean-Louis Delaunay.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES se compose de 26 fascicules (de 36 pages) et de 26 cassettes de 50 minutes, racontant chacun au moins six histoires. C'est donc au total 728 pages d'histoires + 130 pages de jeux et de coloriages, près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Classée dans deux reliures plastifiées et illustrées, votre collection complète de fascicules se transformera en deux magnifiques albums illustrés. Une valise en plastique rouge vous permettra également de ranger et de protéger toute votre collection de cassettes.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES est en vente chez votre marchand de journaux, un mardi sur deux.

POUR TOUTE COMMANDE

Abonnements et compléments de collection:

FRANCE

Adressez votre commande accompagnée du règlement global libellé à l'ordre de ALP & CIE/ RACONTE-MOI DES HISTOIRES à l'adresse suivante: RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 99, rue d'Amsterdam, 75385 Paris Cedex 08.

Abonnements:

13 numéros: 300 FF
26 numéros: (du n° 1 au n° 26) 565 FF.

Compléments de collection:

Chaque numéro 29 FF + frais de port suivants: 6,50 FF pour le premier numéro et 2 FF par numéro supplémentaire.

Les cassettes ne peuvent être vendues séparément; toutefois, en cas de perte ou de détérioration, vous pouvez vous les procurer au prix unitaire de 11,60 FF + 6,50 FF de frais de port.

Reliures et valises à cassettes:

Complétez le bon de commande situé au dos du carton de la cassette et envoyez-le accompagné de son règlement.

BELGIQUE, LUXEMBOURG, SUISSE

Adressez votre commande accompagnée du règlement global libellé à l'ordre de SOUMILLION-A.L. à l'adresse suivante: SOUMILLION/RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 28, avenue Massenet, 1190, Bruxelles, Belgique.

Abonnements:

13 numéros: 1 990 FB/FL - 80 FS;
26 numéros (du n° 1 au n° 26):
3 800 FB/FL - 155 FS.

Compléments de collection:

Chaque numéro 195 FB/FL - 8,50 FS + frais de port suivants: 45 FB/FL - 1,75 FS pour le premier numéro et 15 FB/FL - 0,55 FS par numéro supplémentaire.

Les cassettes ne peuvent être vendues séparément; toutefois, en cas de perte ou de détérioration, vous pouvez vous les procurer au prix unitaire de 85 FB/FL - 3,25 FS + 45 FB/FL - 1,75 FS de frais de port.

Reliures et valises à cassettes:

Complétez le bon de commande situé au dos du carton de la cassette et envoyez-le accompagné de son règlement.

ALP & Cie:
26, rue des Carmes, 75005 Paris.
Fondateur: Armand Beressi.
Directrice du marketing:
Frédérique Janssen,
adjoint: Georges Bensoussan.
Directrice de l'édition:
Dominique Aubert,
adjointe: Martine Chantenay.
Directrice technique: Monique Muller.
Distribué par les N.M.P.P.
Service de vente aux dépositaires:
Edi 7. © 1983 by Marshall Cavendish.
© 1983 by ALP.
Dépôt légal: avril 1984.
I.S.B.N.: 2-7365-0001-6.
Imprimé en Italie.

L'EXPLOIT de NICOLAS

Nicolas aurait voulu être différent... Plus grand, plus fort ! En fait, il aurait voulu être semblable à Frank.

Frank était le chef de la bande. Il organisait les parties de foot, il connaissait des maisons vides où se cacher, savait escalader les murs pour trouver des jardins où on pouvait s'amuser, et il savait parler aux adultes. Avec lui, les grandes personnes oubliaient leur mauvaise humeur et riaient...

Mais Nicolas n'avait que six ans. Il n'arrivait pas à escalader les murs, les ballons de foot passaient trop vite, les grandes personnes lui faisaient peur !

« Venez ! Y-a pas de voitures !
On joue au foot ! »

Nicolas entendit Frank appeler la bande, puis tous crièrent avec lui :

« Toi aussi, Nicolas, viens ! »

Mais Nicolas secoua la tête. Il ne pouvait pas avouer qu'il avait peur du ballon de foot et peur des autres. Ils l'appelèrent encore et cela devint une horrible ritournelle :

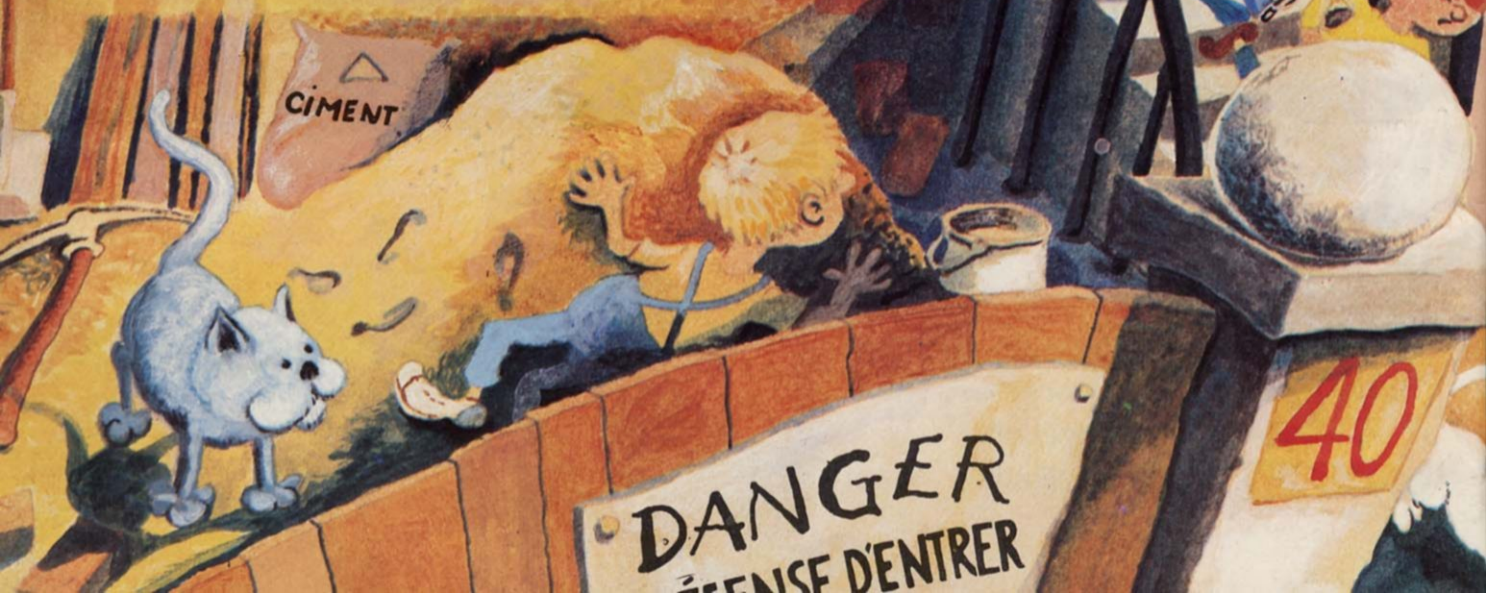
« Nicolas, trouillard ! Nicolas, trouillard ! »

Mais Nicolas refusa de venir. Un jour, Nicolas était assis tout seul, rêvant d'être comme Frank. Il entendit toute la bande chuchoter des plans pour l'après-midi. Ils voulaient entrer au n° 40 ! Nicolas était stupéfait : au n° 40, il y avait des travaux.





Ceux qui travaillaient au chantier étaient d'énormes hommes couverts de poussière. Avec leurs grosses voix, ils avaient interdit aux enfants d'approcher des tas de sable, des brouettes et de la bétonneuse...



Mais aujourd'hui, personne ne travaillait sur le chantier. Nicolas se cacha derrière une voiture pour épier ses amis. Il les vit entrer au n° 40 !

Nicolas n'en revenait pas de leur audace. Il alla même jusqu'à la porte et les entendit rire en explorant la première pièce. Puis il y eut un long silence. Soudain Nicolas entendit un cri perçant. Il se raidit, mais resta assis sur le tas de sable.

Alors il les vit tous dévaler l'escalier. Il y avait Joé, Michel, Éric, Pierre, Fred et Benoît. Tous descendirent la rue en courant. Ils avaient l'air épouvantés. Mais qui avait crié ? Et où était Frank ?

Nicolas décida de le savoir. Pourtant, il avait très peur ! Tout tremblant, il monta les marches et entra au n° 40. Quel désordre ! Des murs éboulés, de la poussière, des fils de fer pendant du plafond... Nicolas entendit un gémissement. Il n'osa pas bouger.



Puis il y eut un autre gémissement, cette fois, Nicolas entendit clairement :

« Maman, Papa, au secours ! »

C'était Frank ! Et il était en danger ! Nicolas essaya de lui répondre, mais il était si épouvanté qu'il n'émit qu'un petit cri. Il comprit que les gémissements venaient de sous le plancher. Alors, il aperçut un grand trou dans le couloir.

« Frank ! Tu es au fond du trou ? »

— Nicolas, c'est toi ? Sors-moi de là, je t'en prie ! »

Quoi ? Frank pleurait, gémissait ? Lui qui était si grand et costaud !

« Frank, qu'est-ce que tu as ? »

— Écoute, Nicolas, oooh ! j'ai mal. Vite, fais quelque chose ! »

Nicolas s'affola. Que faire ?

« Oooh ! Nicolas ! Vite ! Où sont les autres ? »

— Ils se sont sauvés. Mais, moi je suis là et je vais t'aider...

— Fais attention, le plancher s'est effondré et je suis tombé dans un grand trou noir. Aïe ! je me suis fait très mal ! »

Frank recommençait à pleurer.

Nicolas rampa sur le plancher et voulut regarder au fond du trou. Il faisait noir, il distingua à peine Frank dans l'obscurité.

« Il fait si noir que je te vois à peine ! dit-il à Frank. Qu'est-ce que je fais ? »

— Mais ne tombe pas dans le trou, toi aussi. Va vite chercher mon père. Vas-y vite !

— D'accord, ne bouge pas. J'y vais ! Ne t'en fais pas, Frank. Ton père et moi, nous allons te sortir de là ! »



Nicolas courut jusqu'à la maison de Frank. Elle lui parut être à des kilomètres ! Il frappa à la porte, il appuya sur la sonnette. Enfin, le père de Frank ouvrit, énorme et terrifiant, comme toutes les grandes personnes.

« Vite, Monsieur, vite ! Frank a eu un accident ! Il est tombé dans un trou ! »

Naturellement, comme toutes les grandes personnes, le père de Frank ne comprenait rien. Et il posait des questions idiotes, où ?... comment ?... pourquoi ?... Et puis Nicolas ne comprenait pas bien le père de Frank parce qu'il venait de la Guadeloupe et parlait drôlement.

« Qu'est-ce que tu dis, petit ? »

— Vite ! au n° 40, vous savez, là où il y a des travaux, il faut sauver Frank ! »



Quand le père de Frank comprit enfin, il attrapa une couverture et fila.

Il demanda à Nicolas de tenir la couverture au bord du trou et il y descendit. Il prit Frank dans ses bras et le hissa hors du trou. La couverture empêcha Frank d'être trop écorché par les lattes du parquet. Puis Nicolas la mit sur les épaules de Frank pendant que son père remontait. Pauvre Frank ! Il avait la cheville cassée et son père dut le conduire à l'hôpital. La mère de Frank donna à Nicolas une énorme part de gâteau et le félicita de son courage.

De ce jour-là, Nicolas devint le meilleur ami de Frank dans la bande — ce qui était presque aussi bien que d'être Frank lui-même ! Et Joé, Michel, Éric et tous les autres furent tellement honteux que jamais, plus jamais ils ne chantèrent : « Nicolas, trouillard ! Nicolas, trouillard ! »



LES BRETELLES ROUGES

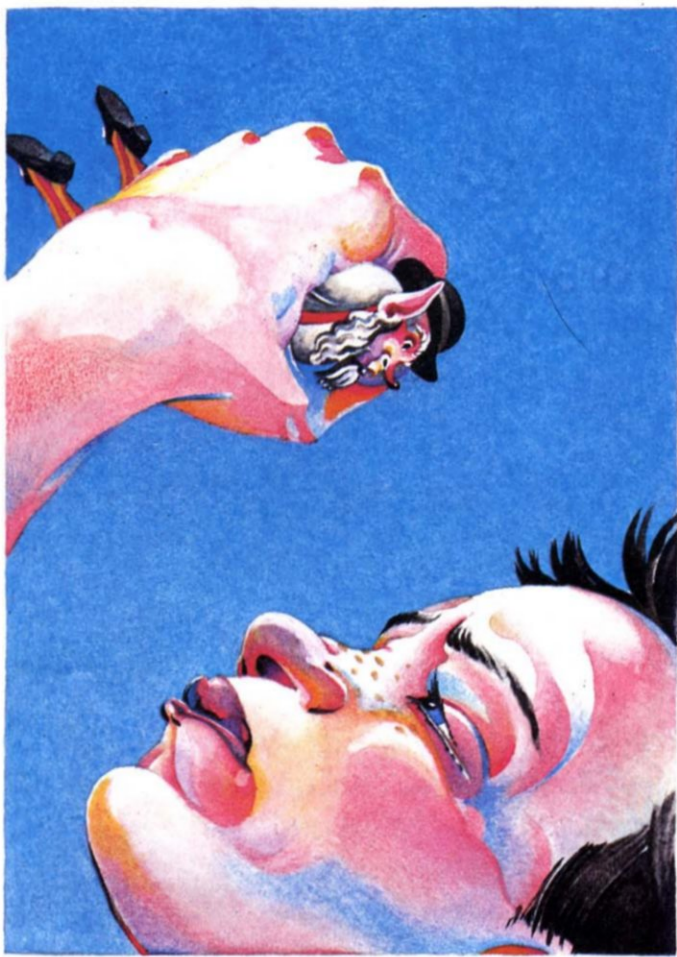
En Irlande, on connaît bien les lutins et leur esprit malin ; il y en a tant au pays ! Là-bas, on vous dira que ce sont eux qui confectionnent les souliers des fées et qui fabriquent leurs baguettes magiques. On vous dira aussi que chacun d'eux possède un petit sac d'or caché en un lieu secret. Et on vous dira enfin que si jamais vous rencontrez un lutin, vous ne devez le quitter des yeux à aucun prix, car à peine auriez-vous détourné le regard qu'il aurait déjà disparu !

Pat Fitzpatrick était un petit Irlandais dégourdi. Il savait fort bien tout cela, lui aussi, et il se disait :

« Si jamais je rencontre un lutin, moi, je ne le quitterai pas des yeux. Non ! Je le fixerai du regard, jusqu'à ce qu'il me donne son joli sac d'or ! »

Pat aurait pu être un bon garçon s'il avait aidé sa maman à la maison, mais il n'avait qu'une idée en tête : trouver un lutin ! Du matin au soir, il fouinait dans tous les coins et recoins de la maison et du village, il parcourait les bois et les champs.

Un beau jour, il aperçut, assis sur un champignon, un petit homme pas plus haut qu'une pomme... Pas de doute, c'était un lutin ! Il semblait fort occupé à coudre une paire de chaussures... magiques ! Pat n'hésita pas. Il tendit la main et le saisit.



« Je t'ai eu ! Je t'ai eu ! chantonna-t-il. Maintenant à toi de choisir : la liberté ou ton sac d'or ! »

— Saperlipopette ! s'écria le lutin. Non mais, a-t-on idée ? S'attaquer à une pauvre petite créature comme moi ! Je suis à moitié mort de peur ! Vilain ! Vois comme je tremble ! Et puis qu'est-ce que c'est que cette histoire d'or ? Je n'en ai pas, moi ! Pas du tout... »

Sans détourner le regard un seul

instant, Pat resserra alors son poing sur le lutin :

« Tu me prends pour un idiot ! dit-il. Allons, assez de sornettes : je ne te lâcherai pas si tu ne me dis pas où tu caches ton joli sac d'or ! »

Le petit bonhomme se contortionnait et se tortillait tant qu'il pouvait. Il réussit à libérer une de ses mains ; aussitôt, il montra quelque chose du doigt par-dessus l'épaule de Pat.

« Regarde plutôt ! lança-t-il. Là, derrière toi ! Ta vache s'enfuit dans les champs ! » Le garçon s'apprêtait à tourner la tête, mais il comprit que ce n'était qu'une ruse de lutin !

« Tu trouveras mieux la prochaine fois ! » ricana-t-il en secouant son prisonnier. « Je ne te quitterai pas des yeux tant que je n'aurai pas ton joli sac d'or ! »

Alors, le lutin fit mine de sangloter :

« Comme tu es cruel ! Oui, tu n'es qu'un cruel et vilain petit homme ! Et tout





jusqu'au sommet de la colline. Là, à perte de vue, s'étendaient des milliers et des milliers de chardons, tous semblables. Le lutin s'arrêta net devant l'un d'eux.

« Puisque tu ne me quittes pas des yeux et que tu ne crois pas mes mensonges, je vais te montrer ce que tu veux : mon joli sac d'or est enterré sous ce chardon-ci. Cependant, je pense qu'il te faudrait une pelle pour le déterrer...

— Ho ! Ho ! Encore une vilaine ruse ! railla Pat en tirant sur les bretelles au point de presque étrangler le lutin. Tu penses bien qu'une fois revenu, je ne retrouverai jamais ce chardon-ci parmi tous les autres ! Mais, tu me connais mal... »

le monde peut le voir ; tu es là à me parler d'or alors que ta maison est envahie par les flammes, et que ta pauvre maman est coincée dedans...

— Quoi ? Que dis-tu ? »

Pat ne pouvait abandonner sa mère ; il allait laisser tomber le lutin et courir à son secours... Mais il n'en fit rien ! Pour la seconde fois, il venait de démasquer la ruse du lutin ! D'agacement, il se mit à le secouer et le secouer encore ! Le petit homme était vert de frayeur !

« Ça va ! Ça va ! bredouilla-t-il. Je te dirai où trouver mon joli sac d'or !

— Non ! Tu ne me le diras pas ! Tu me montreras l'endroit exact ! »

Il ôta ses bretelles rouges et les noua autour du corps du lutin. A présent, il le tenait bien !

La petite créature entraîna Pat





En disant cela, il détacha les bretelles rouges pour les nouer autour du chardon. Ainsi, il saurait le retrouver ! Son ouvrage accompli, il fourra le lutin dans sa poche... Mais à peine Pat avait-il levé la tête que le lutin se changeait en courant d'air et disparaissait !

Pat n'en avait que faire ! Sans perdre une seconde, il courut à la maison, s'empara d'une grosse pelle et reprit à toutes jambes la route de la colline.

« Ce coquin pensait pouvoir me rouler ! répétait-il en haletant. Eh bien, cette fois-ci, c'est moi qui aurai été le plus malin ! »

Suant et soufflant, il parvint enfin en haut de la colline. Mais une drôle de surprise l'attendait : autour de chaque chardon se balançait une paire de bretelles rouges ; en tout, cela faisait des milliers et des milliers de bretelles rouges ! Il n'y avait pas plus d'espoir de reconnaître le chardon du lutin qu'une goutte d'eau de pluie dans la mer d'Irlande !

Si jamais vous désirez à votre tour vous emparer du trésor d'un lutin, souvenez-vous de l'histoire de Pat Fitzpatrick...

Au pays des ogres rouges, dans un village fait de boue, vivaient une maman et un papa ogres avec leur petit garçon nommé Grogre.

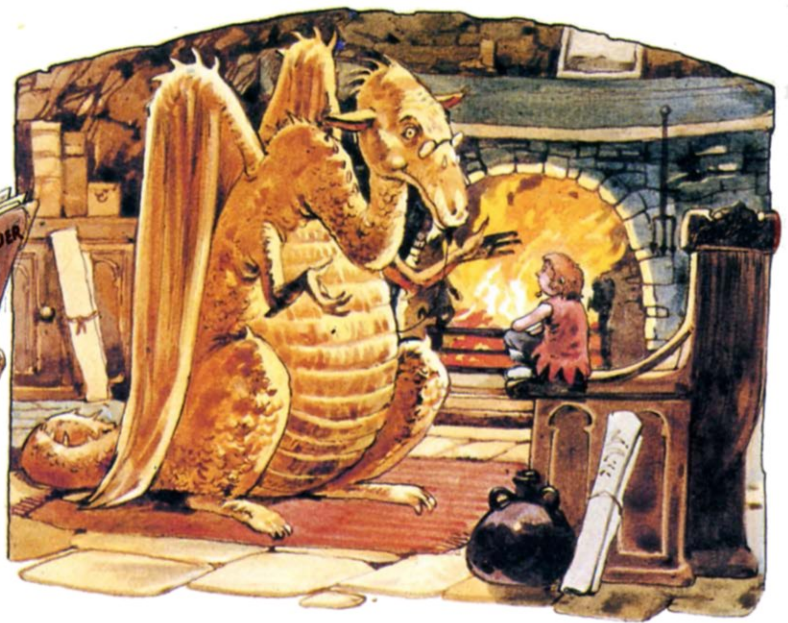
Le papa de Grogre était très, très grand, avec une peau rouge vif, des dents vertes et sur la tête trois belles cornes vertes. Comme tous les ogres rouges, il était terriblement fort mais, hélas, pas très intelligent.

GROGRE le petit OGRE



La maman de Grogre avait la peau rouge orangé et une seule et fine corne à rayures rouges et vertes. Elle n'était pas aussi grande que le père de Grogre mais elle était plus réfléchie. Et ce n'était pas étonnant : elle avait trois yeux au lieu de deux !

Comme tous les petits ogres, Grogre était rose et n'avait pas de cornes. Cependant, contrairement à son papa, il était intelligent, très intelligent ; il savait déjà lire, écrire et compter !



Pour devenir rouge, tous les petits ogres doivent tuer un monstre. Le papa de Grogre pensait qu'il était grand temps pour son fils d'en tuer un. Oui, mais voilà, Grogre ne voulait pas tuer...

Pire encore ! Grogre était devenu, en secret, l'ami... d'un dragon jaune ! Le vieux et sage Zagon... Grogre aimait se réfugier dans la chaude tanière de Zagon. Le dragon lui parlait des monstres et aussi des ogres dorés, qui sont bons et intelligents...

Quand le papa de Grogre découvrit cette amitié, sa colère fut terrible ! De rage, sa peau était devenue rouge sombre, de la fumée sortait de son nez, et ses

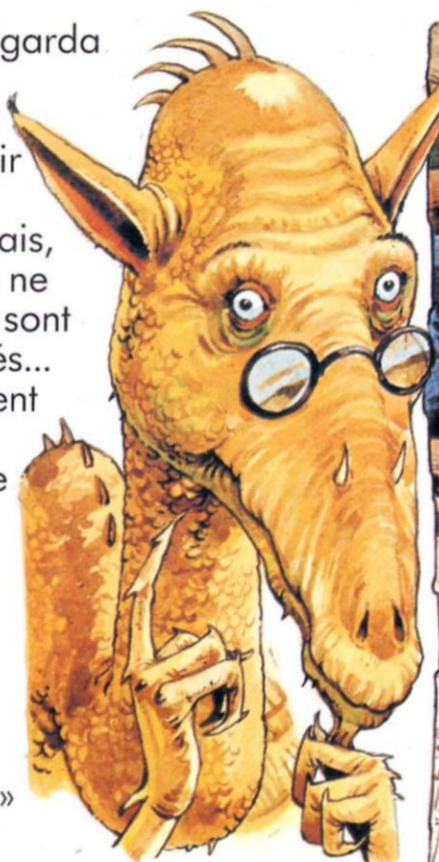


cornes lançaient des éclairs. Il poursuivait son fils en hurlant :
« Par tous les dieux !
Les dragons sont faits
pour être tués ! Pas pour
parler avec nous !
Si tu veux être un ogre
digne de ce nom, vas-y !
Et abats-le ! »



Grogre courut à toute vitesse jusqu'à la tanière de Zagon. Il lui raconta toute l'histoire en pleurant à chaudes larmes et lui demanda conseil.

Le dragon le regarda pensivement.
 « Ma foi, tu pourrais devenir un ogre doré... dit-il enfin. Tu sais, les ogres dorés ne tuent que s'ils y sont vraiment obligés... — Mais comment pourrais-je devenir un ogre doré ? Il me faudrait accomplir un exploit fantastique... et je ne suis encore qu'un tout petit ogre ! »



« Écoute-moi, mon enfant ; très loin d'ici, au pied d'une montagne, se trouve un pays où tous tremblent de peur... — De quoi ont-ils peur ? — D'un horrible monstre visqueux ! Chaque soir, il se glisse hors de sa grotte et va ramper dans les villages, dévorant les ogres et les dragons ! Derrière lui, il laisse une traînée de bave verte... Suis-moi, dans la bibliothèque, j'ai des livres à son sujet... »

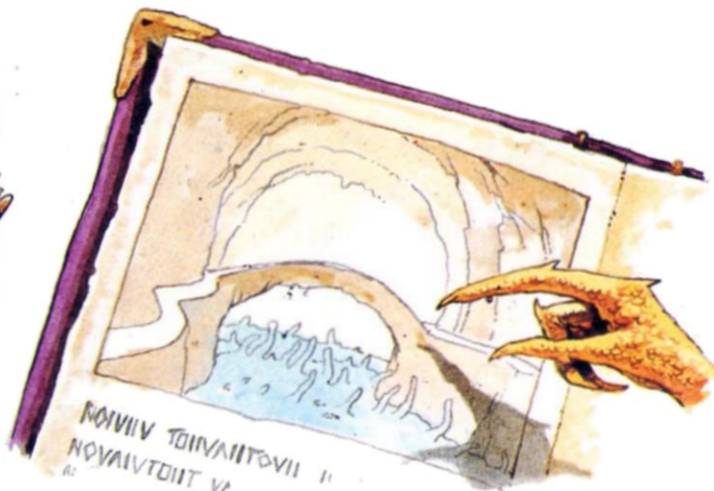


« Alors dis-moi, Zagon, pourquoi aucun ogre ne l'a-t-il tué ? — Il est trop fort, trop terrible ! Il peut changer de forme comme il le veut... Et puis, on ne peut le tuer que lorsqu'il dort, au fond de sa grotte. Hélas, le passage qui y mène est trop étroit pour un ogre... »





« Mais moi, je suis petit... Je pourrai me glisser dans ce passage ! s'exclama Grogre. Et là, je tuerai le monstre, je le transpercerai avec l'épée de Papa ! »



« Après, il te faudra traverser un pont glissant qui passe au-dessus de la bête endormie ! Quant à l'épée, tu devras la lui enfoncer dans le cœur ! »



« Ne perdons pas de temps ! » s'écria Grogre. Et il courut chercher l'épée de son père. A pas de loup, il pénétra dans la maison... Ouf ! Étendu sur le divan Papa ronflait, et Maman avait dû sortir. Sur la pointe des pieds, le petit ogre se dirigea vers la vitrine fixée au mur... Enfin ! L'épée était entre ses mains !



Puis Grogre retrouva Zagon et s'assit sur son dos pour voler jusqu'à la montagne où habitait le monstre. L'aventure avait commencé...

(Tu retrouveras Grogre page 408)

CENDRILLON

Il était une fois une belle et douce jeune fille qui ne connaissait guère le bonheur. La pauvre enfant avait perdu, tour à tour, sa mère, puis son père.

Avant de mourir, ce dernier s'était remarié, mais, les noces étaient à peine faites que la belle-mère montra qu'elle était aussi orgueilleuse que méchante ! Quant à ses deux filles, elles ne valaient guère mieux !

La belle-mère et ses deux filles ne pouvaient souffrir les qualités de la jeune fille et avaient décidé d'en faire leur

servante... Du matin au soir, c'était elle qui lavait le sol et faisait les lits, nettoyait les vitres et vidait les cendres de la cheminée... Et c'est pour cette raison, que ses belles-sœurs l'avaient surnommée Cendrillon.

Un jour, le fils du roi donna un bal et y invita toutes les personnalités du royaume.

Quel branle-bas dans la maison ! La mégère et ses deux filles ne savaient où donner de la tête ; quelle toilette porterait l'une, quels souliers porterait l'autre ?





La pauvre Cendrillon supportait tout avec patience. Elle conseilla sa belle-mère et ses sœurs et s'offrit même à les coiffer. Pendant qu'elle les

aidait, celles-ci se moquèrent d'elle.

« Et toi, Cendrillon, voudrais-tu aller au bal ? lui demandèrent-elles.

— Hélas, vous vous moquez de moi, je n'ai pas été invitée, répondit tristement Cendrillon.

— Et heureusement ! On riait bien en voyant une Cendrillon aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers pour se venger, mais elle était bonne et les coiffa parfaitement.

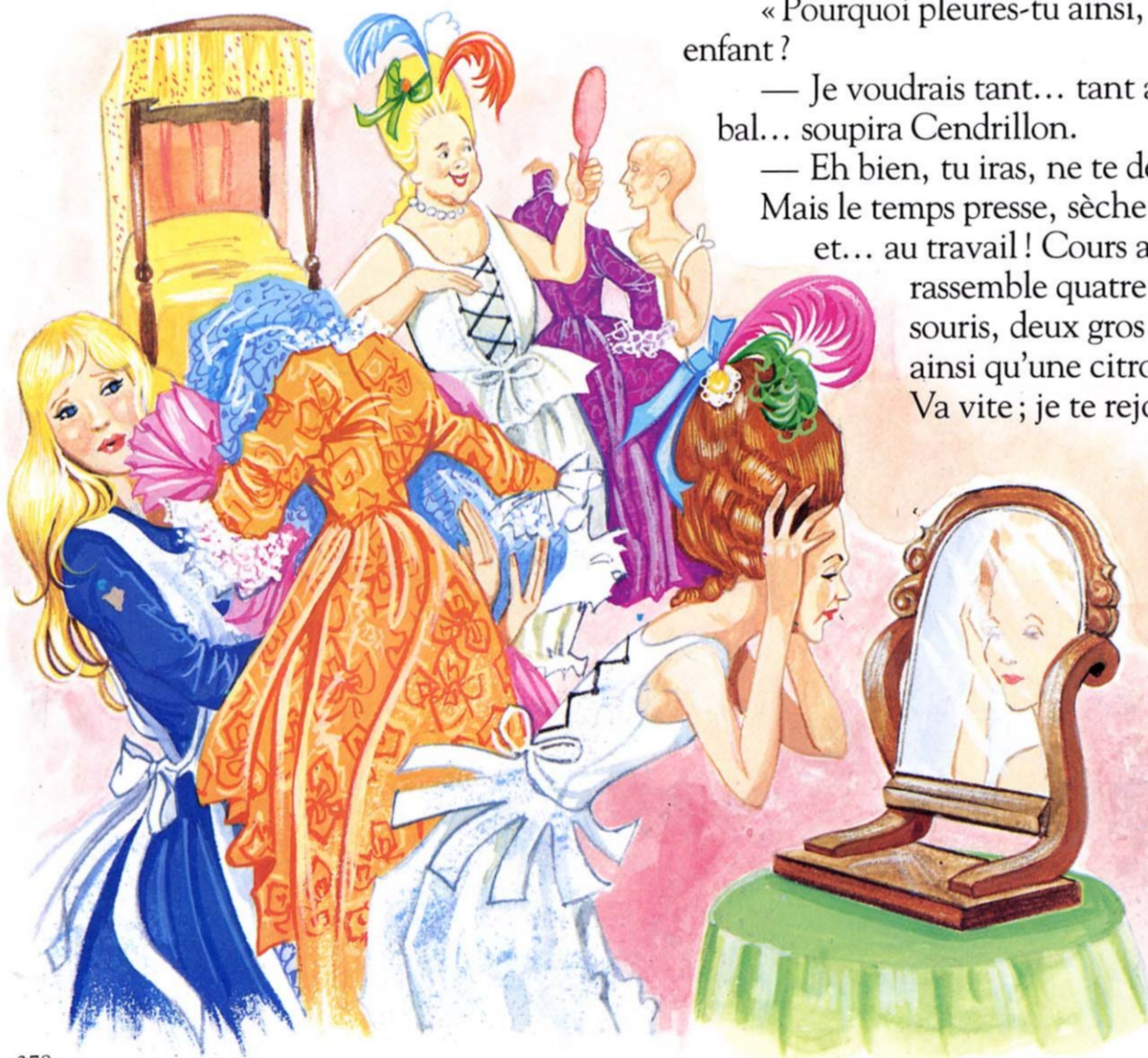
Le grand jour arriva enfin. Ces dames avaient le nez poudré comme des guimauves et des perruques hautes comme des pièces montées. Elles portaient des robes couvertes de tant de dentelles, de volants et de rubans, qu'elles eurent grand peine à se hisser dans leur carrosse !

Lorsqu'elle ne les vit plus, Cendrillon se mit à pleurer de chagrin. Soudain un éclair illumina la pièce, les flammes des chandelles vacillèrent, l'escalier grinça... Et sa marraine, qui était une fée, lui apparut. Elle se pencha doucement sur la jeune fille et murmura :

« Pourquoi pleures-tu ainsi, mon enfant ?

— Je voudrais tant... tant aller au bal... soupira Cendrillon.

— Eh bien, tu iras, ne te désole pas. Mais le temps presse, sèche tes larmes et... au travail ! Cours au jardin ; rassemble quatre petites souris, deux gros lézards... ainsi qu'une citrouille ! Va vite ; je te rejoins ! »





Quoique fort surprise, Cendrillon obéit ; en quelques minutes elle avait tout réuni...

Elle ne les avait pas plus tôt apportés que sa marraine agita sa baguette magique... et hop ! la citrouille devint carrosse d'argent ! Les petites souris,

chevaux fringants ! Et les lézards se transformèrent en deux laquais en livrée de velours ! L'un d'eux s'assit immédiatement à la place du cocher, et l'autre invita Cendrillon à monter dans le carrosse.

« Mais comment pourrais-je aller au bal avec mes vilains habits ! s'exclama-t-elle.

— Suis-je sotte ! fit la marraine. J'allais oublier de te vêtir plus convenablement ! »

Et du bout de sa baguette, elle effleura le front de Cendrillon... Aussitôt, ses guenilles se changèrent en une robe de mousseline, brodée de perles et de fils d'or et elle se retrouva chaussée des plus jolies petites pantoufles de verre qu'on eut jamais vues ! La jeune fille était ravissante ainsi parée. La fée, sa marraine, la regarda l'air satisfait.





« Bien ! dit-elle. Cette fois, je pense que je n'ai rien oublié. Oh, mais si ! Suis-je sotte ! Souviens-toi bien de ceci, mon enfant : n'oublie pas de partir avant minuit, car quand l'horloge du palais sonnera douze coups, le carrosse redeviendra citrouille, les chevaux redeviendront souris et les laquais lézards. Maintenant, pars vite et amuse-toi bien. »

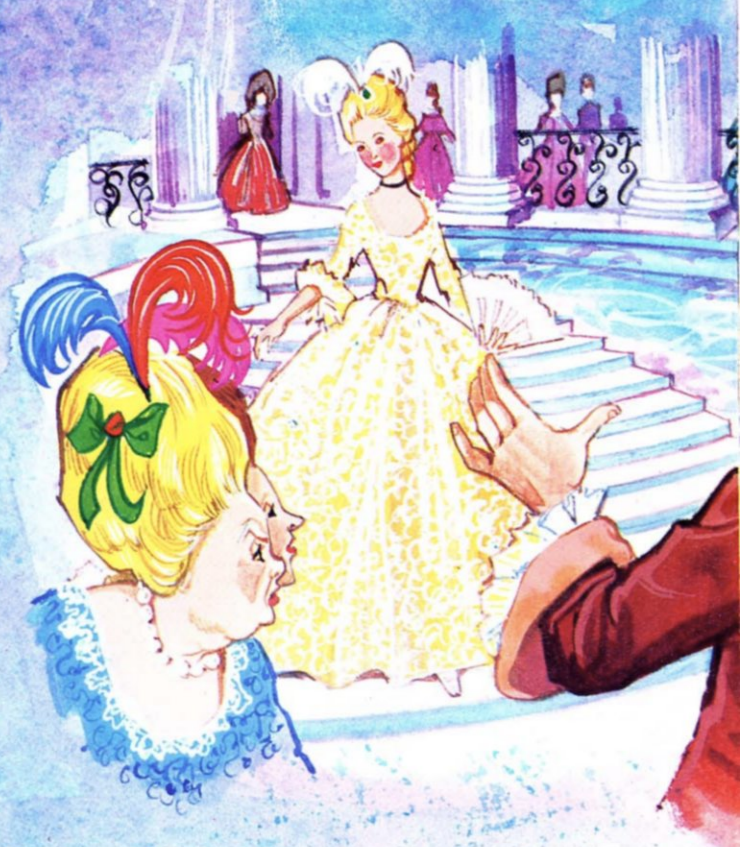
Cendrillon s'en fut toute heureuse. En arrivant au palais, elle entendit les rires et la musique... La fête battait son plein !

Lentement, la jeune fille descendit le grand escalier de marbre qui menait à la salle de bal. Et comme par miracle, lorsqu'elle apparut les voix s'éteignirent et l'orchestre se tut : tous les invités étaient muets de stupeur face à l'extraordinaire beauté de l'inconnue.

Le prince, quant à lui, se précipita au devant d'elle pour lui demander de lui accorder sa première danse. Et il fit de même pour la suivante, ainsi que pour toutes les autres ! Toute la nuit, il n'eut d'yeux que pour elle !

Les invités chuchotaient :

« Le prince est tombé amoureux ! »



« Qui est donc cette ravissante jeune fille ? »

Mais personne ne la connaissait. Seules dans leur coin, les demi-sœurs de Cendrillon se plaignaient :

« Qu'a-t-elle donc de plus que nous ? Ce n'est qu'une étrangère ; le prince ferait mieux de danser avec nous, il ne s'occupe que d'elle ! »

Cendrillon, elle, passa la plus belle soirée de sa vie ; dans les bras de son beau prince, elle avait oublié tous ses chagrins, toutes ses peines : les parquets à cirer, les robes à raccommoder, les humiliations... Elle avait aussi oublié toutes les recommandations de sa marraine la fée, et le temps s'écoulait.

Soudain, l'horloge du palais sonna le premier coup de minuit ! Cendrillon se leva et s'enfuit le plus vite qu'elle pouvait.

Elle se précipita vers le grand escalier de marbre.

« Il est encore très tôt... » implora le prince.

Le troisième coup de minuit sonna.

« Je ne connais même pas votre nom... »

Déjà, Cendrillon était aux portes du palais. L'horloge sonna le sixième coup...

« Je vous aime ! » cria le prince.

Trop tard ! La jeune fille s'engouffrait dans le carrosse d'argent qui partit aussitôt.

Lorsque le douzième coup de minuit résonna dans la nuit, Cendrillon arrivait enfin devant chez elle.





Il était temps, car aussitôt, les laquais redevinrent lézards ; le carrosse, citrouille ; les chevaux, souris ; et ses magnifiques vêtements, pauvres guenilles...

Cependant, au palais, sur une des marches de l'escalier de marbre, une pantoufle de verre scintillait ; dans sa course folle, Cendrillon l'avait perdue ! Le fils du roi s'en empara et la serra contre son cœur...

Quelques heures plus tard, Cendrillon fut éveillée par les cris des trois mégères qui rentraient au logis.

« Tout cela, c'est de la faute de cette souillon ! criait l'aînée des filles. Si seulement elle avait repassé ma robe correctement... C'est moi que le prince aurait aimée !



— A quoi penses-tu ! reprit la seconde. Si cette idiote avait su serrer mon corset, c'est moi qu'il aurait choisie !

— Du calme, mes chères filles ! coupa leur mère. Ne vous disputez pas ! De toute façon, cette jeune princesse inconnue a disparu. Au prochain bal, c'est vous que le fils du roi remarquera ! »

Mais... quelques jours après, le prince décida d'épouser la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle de verre. Et il envoya ses messagers l'essayer à toutes les filles du royaume.

On l'essaya d'abord aux princesses, puis aux duchesses, aux comtesses et à toute la cour, mais inutilement.

Alors on posa la précieuse pantoufle de verre sur un coussin de velours rouge et on s'en alla la faire essayer à toutes les jeunes filles de la ville, sans exception... Boulangères, charcutières ou drapières, bourgeoises élégantes ou servantes... Les messagers du prince n'en oubliaient aucune, mais nulle n'avait le pied assez fin.





Quand ce fut le tour des sœurs de Cendrillon, l'aînée ne réussit même pas à faire entrer deux orteils dans l'escarpin ! Quant à la cadette, elle aurait dû se couper le talon pour pouvoir le chausser ! Alors Cendrillon s'avança :

« Peut-être pourrais-je aussi l'essayer ? »

— Certes, fit le messager du prince, j'ai ordre de n'oublier aucune jeune fille du pays...

— Mais ce n'est qu'une souillon ! s'écrièrent ses sœurs. Elle est sale, stupide... Et elle n'est pas allée au bal !

— Peu importe ! rétorqua le brave homme. Les ordres sont les ordres ! Mademoiselle, si vous voulez bien... »

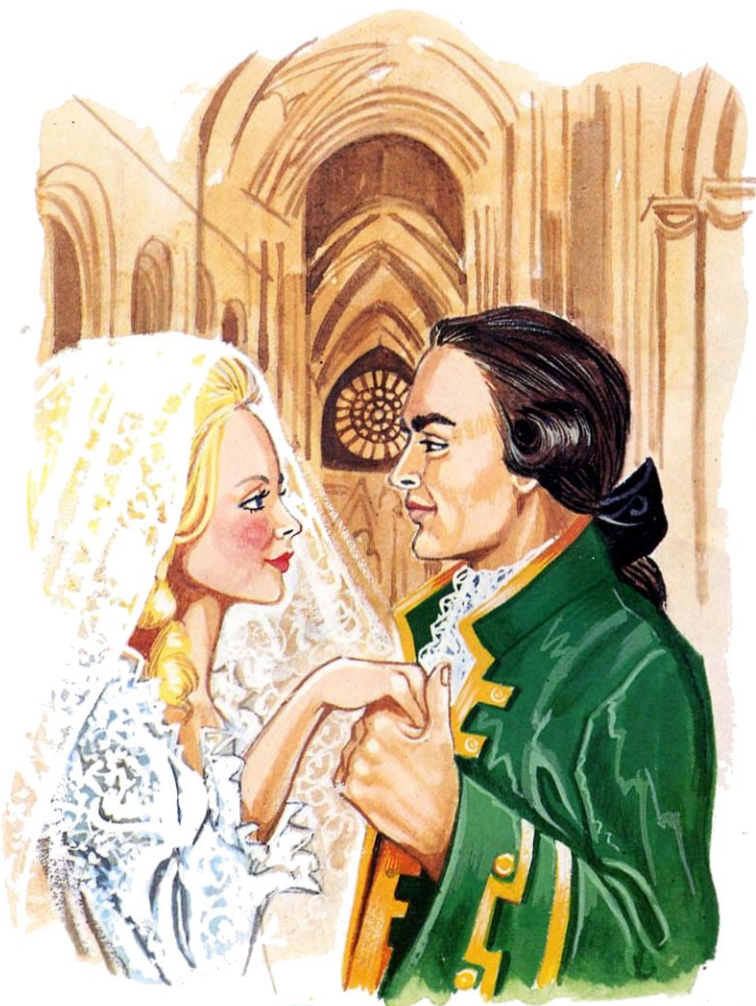
Et sans difficulté son joli petit pied se glissa dans la pantoufle. Au même instant,

sa marraine, la fée, apparut dans la pièce. Elle caressa la jeune fille du bout de sa baguette magique et hop ! ses guenilles se changèrent à nouveau en une robe de bal magnifique, tandis que la seconde pantoufle venait chausser son pied nu. Aucun doute, Cendrillon était l'éblouissante princesse de la fête !

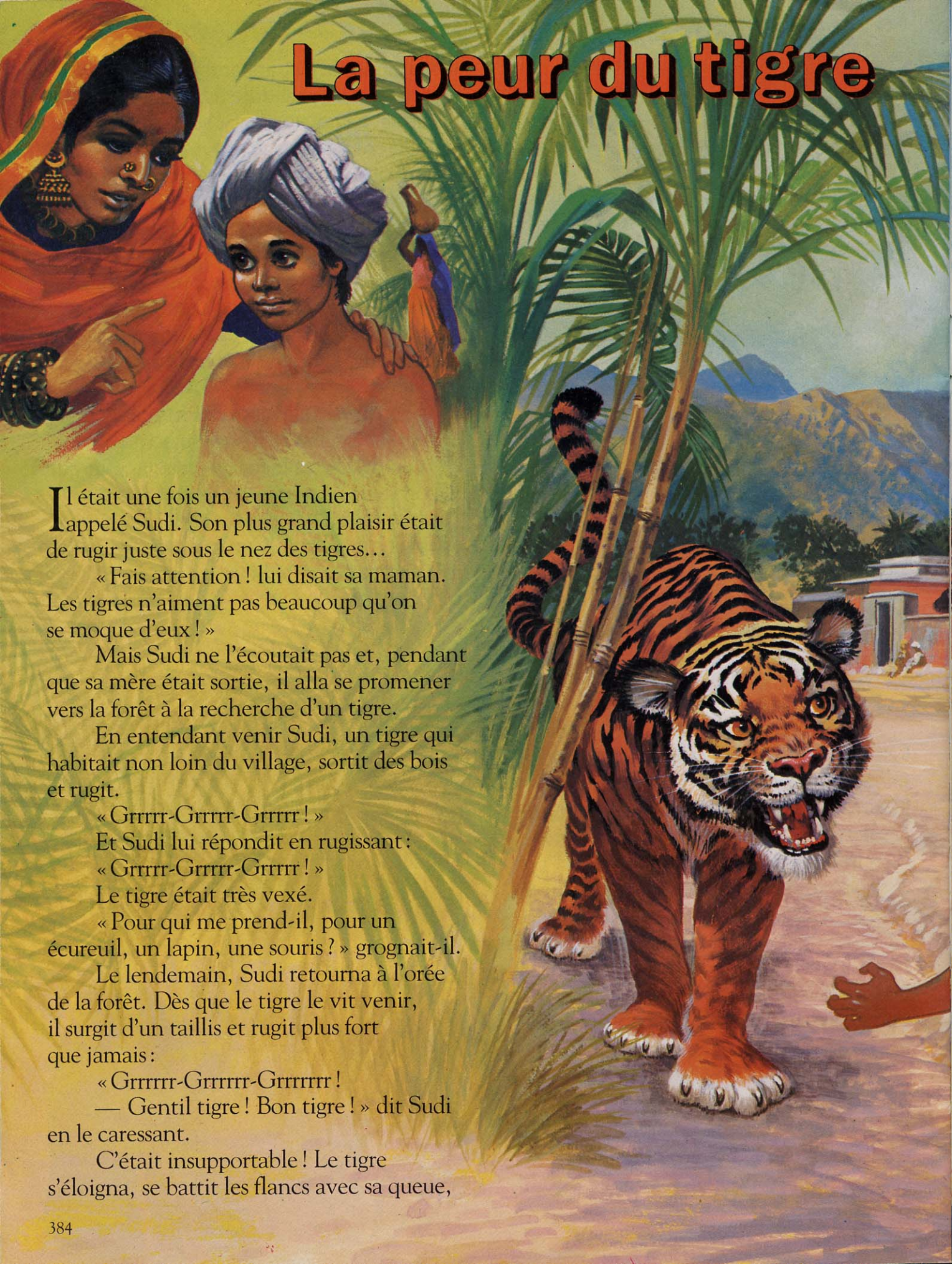
Confuses et honteuses, ses vilaines sœurs se jetèrent à ses pieds pour implorer son pardon. Et, malgré tous leurs mauvais traitements, la bonne Cendrillon leur pardonna.

Peu après, elle épousa son prince dans l'allégresse générale. Tous louaient la grâce de la jeune fille et le merveilleux amour que se portaient les nouveaux époux.

Ce furent de grandes réjouissances dans tout le pays, et Cendrillon et le fils du roi vécurent ensuite heureux pendant très, très longtemps.



La peur du tigre



Il était une fois un jeune Indien appelé Sudi. Son plus grand plaisir était de rugir juste sous le nez des tigres...

« Fais attention ! lui disait sa maman. Les tigres n'aiment pas beaucoup qu'on se moque d'eux ! »

Mais Sudi ne l'écoutait pas et, pendant que sa mère était sortie, il alla se promener vers la forêt à la recherche d'un tigre.

En entendant venir Sudi, un tigre qui habitait non loin du village, sortit des bois et rugit.

« Grrrrr-Grrrrr-Grrrrr ! »

Et Sudi lui répondit en rugissant :

« Grrrrr-Grrrrr-Grrrrr ! »

Le tigre était très vexé.

« Pour qui me prend-il, pour un écureuil, un lapin, une souris ? » grognait-il.

Le lendemain, Sudi retourna à l'orée de la forêt. Dès que le tigre le vit venir, il surgit d'un taillis et rugit plus fort que jamais :

« Grrrrrr-Grrrrrr-Grrrrrrr !

— Gentil tigre ! Bon tigre ! » dit Sudi en le caressant.

C'était insupportable ! Le tigre s'éloigna, se battit les flancs avec sa queue,

aiguïsa ses griffes et s'exerça à rugir.

« Je suis un tigre ! hurla-t-il.

T-I-G-R-E : UN TIGRE ! GRRRRR ! »

Et il s'en alla se désaltérer à la mare. Lorsqu'il eût fini de boire, il vit son image se refléter dans l'eau. C'était pourtant lui ! Un beau tigre à la robe jaune rayée de noir, avec une longue queue. Il rugit encore. Il rugit si fort, qu'il se fit peur à lui-même et partit en courant.

« De quoi ai-je peur ? se dit-il enfin



en s'arrêtant. Ce n'est que moi ! Voyons... Ce garçon me rend fou ! Je me demande pourquoi il vient rugir sous mon nez ? »

Le lendemain, lorsque Sudi arriva, le tigre lui demanda :

« Pourquoi rugis-tu sous mon nez ?

— Eh bien, dit Sudi, c'est parce que je suis timide ! Comme je veux devenir courageux, je fais un gros effort sur moi-même, tu comprends ?

— Oh oui ! je comprends ! dit le tigre.

— Et d'ailleurs, dit Sudi, les tigres sont les animaux les plus redoutables au monde ! Je suis donc très courageux quand je rugis juste sous leur nez ! »

Le tigre, très satisfait, demanda :

« Plus redoutables que les lions ?

— Bien sûr ! répondit Sudi.

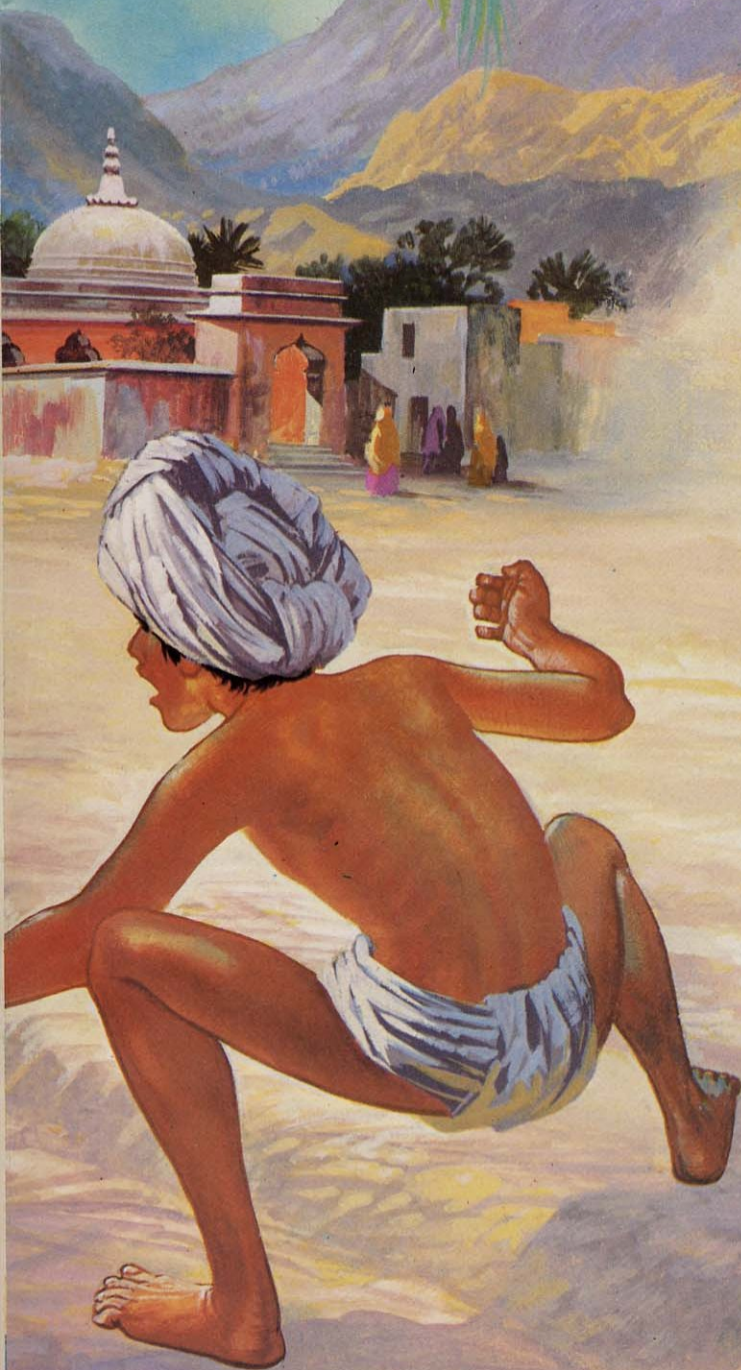
— Et que les ours ?

— Bien plus ! »

Le tigre ronronna amicalement.

« Tu es un gentil garçon ! » lui dit-il en lui donnant un coup de langue.

Depuis ce jour-là, Sudi et son ami le tigre se promènent souvent ensemble et, quand ils en ont envie, ils rugissent très fort tous les deux !





Après quatre longs mois de prison, dans la cité d'Attrape-Nigauds, Pinocchio fut enfin libéré. Dès qu'il eut retrouvé la liberté, il n'eut qu'une idée : aller revoir son amie la Fée, puis rentrer vite à la maison, chez son père Geppetto.

Il avait beaucoup plu, le chemin était boueux, mais Pinocchio gambadait joyeusement. Soudain, la route se trouva barrée par un énorme serpent aux yeux de feu, dont la queue pointue crachait de la fumée.

Épouvanté, Pinocchio n'osa pas passer. Il s'éloigna et attendit prudemment que le serpent s'en aille à ses affaires. Mais celui-ci restait là, le fixant de ses yeux de feu. Pour en finir, Pinocchio prit son courage à deux mains, s'approcha du serpent et lui demanda bien poliment s'il voulait le laisser passer. A sa surprise, le serpent se coucha et ferma les yeux, sa queue cessa même de fumer.

« Il doit être mort ! » pensa Pinocchio en essayant de sauter par-dessus son corps, mais, juste à cet instant, le serpent se redressa violemment. Pinocchio fut projeté en arrière et tomba la tête la première dans la boue !

Mais en voyant le pantin gigoter les pieds en l'air et la tête en bas, le serpent se mit à rire tant et tant... qu'il en éclata !

Cette fois le serpent était vraiment mort ; Pinocchio se releva, l'enjamba et s'enfuit en courant. Après une telle émotion, il ressentit une faim terrible.



Lorsqu'il aperçut quelques pieds de vigne au bord d'un champ, il escalada la clôture pour cueillir quelques grappes de raisin. Quelle erreur ! Au moment où il tendait la main vers les grappes, les mâchoires d'un horrible piège métallique se refermèrent sur ses jambes !

Le pauvre Pinocchio cria, hurla des heures durant, mais personne ne venait. Enfin, dans l'obscurité un fermier approcha.

« Eh bien, qu'avons-nous attrapé ? dit-il. Ah ! c'est toi qui emportes mes poulets ? Moi qui croyais que c'étaient les fouines ! »

— Oh non ! Ce n'est pas moi ! cria Pinocchio. Je voulais seulement cueillir un peu de raisin !

— Qui vole du raisin est bien capable de voler des poulets ! Pour ta peine, je t'emmène chez moi. Mon chien de garde est mort ce matin. Tu vas le remplacer ! »

Et, au désespoir de Pinocchio, le fermier lui passa un lourd collier de chien autour du cou et l'enchaîna à la niche !

« Si tu entends des voleurs, aboie aussitôt ! Compris ? »

Sur ces paroles, le fermier alla se coucher. Le pauvre petit pantin s'étendit sur la paille. Comme il était malheureux ! A force de pleurer, il finit par s'endormir, mais bientôt il fut réveillé par des bruits étranges. Là, juste devant la ferme, se tenaient quatre grosses fouines ! L'une d'elles avança vers la niche sur

la pointe des pattes et dit à voix basse :

« Bonsoir, Ménélas ! »

— Je ne suis pas Ménélas ! Il est mort. Je suis un petit pantin puni...

— Aucune importance. Faisons avec toi le même marché qu'avec Ménélas : tu restes tranquille et tu nous laisses emporter huit poulets chaque semaine. Il y en aura un beau pour toi à chaque fois. D'accord ?

— Heu... Je... »

Mais avant que Pinocchio ait pu en dire plus, les fouines avaient ouvert la porte du poulailler et s'y étaient glissées.

Rapide comme l'éclair, Pinocchio claqua la porte derrière elles, la cala avec une grosse pierre et se mit à aboyer de son mieux.





de sa maison, il y avait une dalle de marbre sur laquelle était gravée cette inscription :

*Ici git la Fée qui mourut de chagrin
parce que Pinocchio l'avait abandonnée.*

Lorsque Pinocchio lut ses mots, il crut que son cœur allait se briser. Il s'effondra sur le sol et éclata en sanglots. Toute la nuit il resta là à pleurer...

« Pauvre Fée, sanglotait-il. Pourquoi es-tu morte ? Tout est de ma faute. J'aurais dû t'écouter au lieu de suivre ce maudit renard ! Et mon pauvre Papa, qu'est-il devenu ? Je ne le quitterai plus jamais. Oh ! chère Fée, je t'en prie, revis ! Ne me laisse pas seul, il vaudrait mieux que je meure moi aussi ! »

A ce moment, dans la lumière de l'aube, un énorme pigeon passa. Il interpella le pantin :

« Est-ce toi, Pinocchio ? Je t'ai cherché partout ! »

Et avant que Pinocchio ait eu le temps de lui répondre, le gros oiseau se posa juste derrière lui.

En l'entendant, le fermier accourut avec son fusil, attrapa les quatre fouines et les fourra dans un sac.

« Enfin, je vous ai eues, voleuses ! vous allez passer à la casserole ! Et toi, dit-il à Pinocchio, tu es un brave garçon ! »

Le fermier était si satisfait de Pinocchio qu'il le libéra. Le pantin prit ses jambes à son cou et ne cessa de courir qu'en entrant dans la forêt où habitait son amie la Fée, ou plutôt là où elle avait habité ! Car à la place



« Il faut que tu viennes vite avec moi ! Ton père, Geppetto, est sur le point de s'embarquer. Il y a si longtemps que tu as disparu qu'il te croit parti sur un autre continent. Il s'est construit un bateau pour traverser l'Océan et te retrouver ! »

Pinocchio sauta aussitôt sur le dos du pigeon qui s'envola très haut, par-dessus les nuages. Pinocchio avait tellement peur de tomber, qu'il se cramponnait au cou du pigeon. Ils volèrent toute la journée et toute la nuit... Le lendemain matin, le pigeon déposa Pinocchio au bord de la mer, puis il s'envola de nouveau. Il y avait beaucoup de gens sur le rivage, qui criaient et gesticulaient en regardant la mer.

« Que se passe-t-il ? demanda Pinocchio.

— C'est un père qui s'est embarqué sur un bateau minuscule à la recherche de son fils ! Mais la tempête se lève, il va sûrement se noyer ! »

Pinocchio grimpa sur un rocher et regarda la mer. Il reconnut son père de loin. Geppetto dut aussi voir Pinocchio car il fit de grands gestes, mais il ne pouvait se rapprocher du rivage !

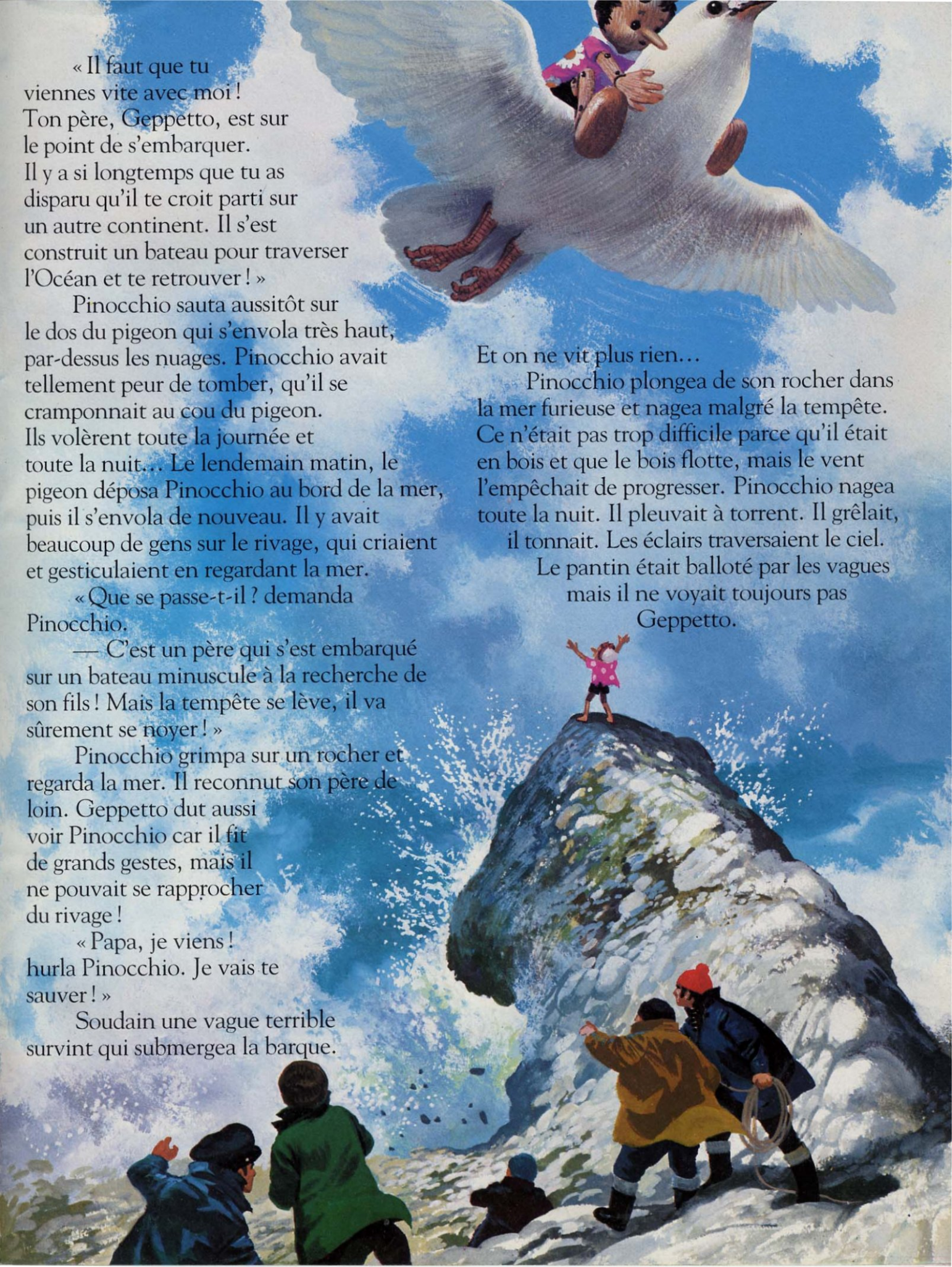
« Papa, je viens ! hurla Pinocchio. Je vais te sauver ! »

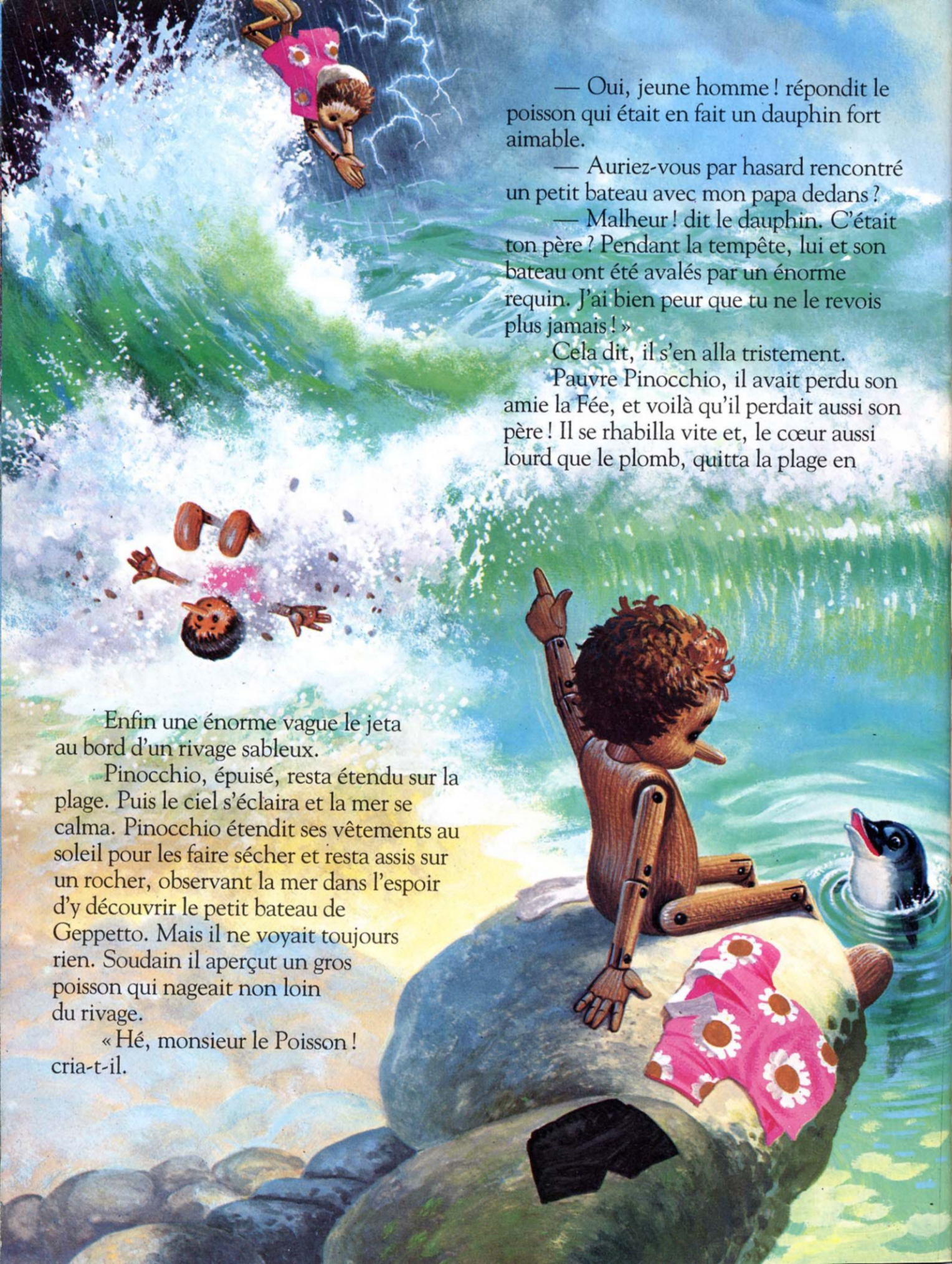
Soudain une vague terrible survint qui submergea la barque.

Et on ne vit plus rien...

Pinocchio plongea de son rocher dans la mer furieuse et nagea malgré la tempête. Ce n'était pas trop difficile parce qu'il était en bois et que le bois flotte, mais le vent l'empêchait de progresser. Pinocchio nagea toute la nuit. Il pleuvait à torrent. Il grêlait, il tonnait. Les éclairs traversaient le ciel.

Le pantin était balloté par les vagues mais il ne voyait toujours pas Geppetto.





— Oui, jeune homme ! répondit le poisson qui était en fait un dauphin fort aimable.

— Auriez-vous par hasard rencontré un petit bateau avec mon papa dedans ?

— Malheur ! dit le dauphin. C'était ton père ? Pendant la tempête, lui et son bateau ont été avalés par un énorme requin. J'ai bien peur que tu ne le revois plus jamais ! »

Cela dit, il s'en alla tristement.

Pauvre Pinocchio, il avait perdu son amie la Fée, et voilà qu'il perdait aussi son père ! Il se rhabilla vite et, le cœur aussi lourd que le plomb, quitta la plage en

Enfin une énorme vague le jeta au bord d'un rivage sableux.

Pinocchio, épuisé, resta étendu sur la plage. Puis le ciel s'éclaira et la mer se calma. Pinocchio étendit ses vêtements au soleil pour les faire sécher et resta assis sur un rocher, observant la mer dans l'espoir d'y découvrir le petit bateau de Geppetto. Mais il ne voyait toujours rien. Soudain il aperçut un gros poisson qui nageait non loin du rivage.

« Hé, monsieur le Poisson ! cria-t-il.



suivant un petit sentier.

Après une heure de marche, il arriva au Pays des Abeilles Laborieuses. Les rues étaient pleines de gens qui couraient de-ci de-là à leurs affaires. Tout le monde était occupé !

« Ce pays n'est pas fait pour moi, se dit Pinocchio. Je déteste travailler ! »

Mais comme il avait très soif, il demanda à boire à une jeune femme qui transportait deux seaux d'eau. Elle accepta et lui proposa de l'aider à porter un de ses seaux.

« Je te donnerai un peu de ragoût et du pain, si tu m'aides à porter ces seaux... Et même un peu de gâteau au sirop ! ajouta-t-elle.

— Eh bien, déclara Pinocchio, je porterai le plus petit jusque chez vous ! »

Le seau était petit, mais il était très lourd et le pauvre Pinocchio avait bien du mal.

Quand il furent arrivés chez elle, la jeune femme servit au pantin du ragoût, du pain et du gâteau. Il avala le tout avec délice, comme s'il n'avait rien mangé depuis six mois au moins !

Lorsqu'il fut rassasié, il leva la tête pour regarder la jeune femme et la remercier. Et là, devant lui, il vit le visage qu'il croyait ne plus jamais revoir...

« Oh ma Fée ! C'est toi, tu es vivante ! J'ai cru que je t'avais perdue pour toujours, comme Papa. J'ai été bien malheureux. Si tu savais comme j'ai pleuré ! »

Et Pinocchio se jeta à ses pieds et embrassa ses genoux.

La Fée le prit dans ses bras et l'embrassa elle aussi.



« Moi aussi, je suis heureuse de te revoir, Pinocchio. Veux-tu rester avec moi maintenant comme un bon petit garçon ?

— Oui, je te le promets ! » répondit gravement le pantin.

(Pinocchio tiendra-t-il sa promesse ? Tu le sauras page 402)





LE VIEUX MARIN

Un vieux marin vivait à Trou-les-Bains.
Il dit à son épouse un beau matin :
A midi, sors ton grand mouchoir blanc,
Je m'en irai voguer sur l'Océan...



Le vieux marin de Trou-les-Bains
Entra dans une barrique de vin,
Avec sa pipe, il s'enferma dedans...
Et très loin l'emporta l'Océan !



Le vieux marin de Trou-les-Bains
Roula, tangua sur l'océan Indien,
Vit des tortues et des pingouins,
Accosta sur une île de sable et de rien !



Mais du vieux marin apprenez la fin :
Un maigre cannibale un jour le captura,
Au feu dans sa marmite, il le prépara...
L'assaisonna et puis le dévora !



les jeux de GROGRE



La colère du papa de Grogre est terrible ! En attendant qu'il se calme, Grogre voudrait bien se glisser hors de la page. Aide-le à trouver le bon chemin.





DANS LE NUMÉRO 15 DE

RACONTE-MOI *des histoires*

GROGRE LE PETIT OGRE part à la recherche
d'un horrible monstre visqueux en compagnie
de Zagon, son ami le dragon

En ce temps-là, tout le monde vivait heureux
sur la terre, jusqu'à ce que **PANDORE** ouvre
la boîte que lui avaient confiée les dieux

LES TROIS PETITS COCHONS
se construisent chacun une maison.
Mais le grand méchant loup les guette...

PINOCCHIO essaie,
non sans mal, de devenir
un bon petit garçon

Le professeur Popoff
achète une veste
extraordinaire: une
VESTE VOLANTE

Une petite fille
japonaise reçoit
une bien étrange
OMBRELLE pour
son anniversaire

